

Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
 Cède à la cruauté de cette trahison.
 Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
 Portera sur ma fille une main criminelle,
 Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux!¹
 Et moi, qui l'amena triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée!
 Je verrai les chemins encor tout parfumés
 Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés!
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
 Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
 Obéissez encor pour la dernière fois.²

1. Les ennemis de Lulli l'accusaient de devoir le succès de sa musique à Quinault. Ce reproche lui fut fait un jour par ses amis mêmes, qui lui disaient en plaisantant qu'il n'avait pas de peine à mettre en chant des vers faibles, mais qu'il éprouverait bien plus de difficultés si on lui donnait des vers pleins d'énergie. Lulli, animé par cette plaisanterie, et comme saisi d'enthousiasme, court à un clavecin, et, après avoir cherché un moment ses accords, chante ces quatre vers d'Iphigénie :

Un prêtre environné d'une foule cruelle, etc.

Un des auditeurs a raconté à M. Racine fils qu'ils se crurent tous présents à cet affreux spectacle, et que les tons que Lulli ajoutait aux paroles leur faisaient dresser les cheveux sur la tête.

(Anecdotes dramatiques, 1775.)

2. Les comédiens se donnent la liberté de supprimer ces deux vers : l'actrice qui joue le rôle de Clytemnestre trouve qu'ils refroidissent sa sortie. Je crois qu'une pareille licence ne doit pas être permise. (G.)

SCÈNE V.

AGAMEMNON.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
 Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
 Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
 Je n'avois toutefois à craindre que ses cris!
 Hélas! en m'imposant une loi si sévère,
 Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père?¹

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,²
 Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
 On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
 Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
 Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,

1. Vers heureux et touchant, absolument dans la manière et dans le goût particulier à Racine. Il justifie Agamemnon, et met à la place d'un roi barbare, à qui l'ambition fait oublier la nature, un père malheureux et digne de pitié. (G.)

2. C'est là cette scène immortelle, l'une des plus imposantes et des plus vigoureuses que l'on connaisse sur aucun théâtre, et l'un des chefs-d'œuvre du genre héroïque; et cet héroïsme est animé de l'esprit de la tragédie, parce que la terreur est ici avec l'admiration: elle y est au point que, sans le nom d'Iphigénie, qui est ici pour Achille ce qu'est pour lui Minerve dans l'*Iliade*, le glaive d'Achille serait tiré contre le diadème du roi des rois. C'est un coup de génie d'avoir su transporter sur notre théâtre cette grande scène de l'*Iliade*, et d'avoir su la placer si heureusement. (L.)

Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense?¹
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.²

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire.
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,*
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?

1. Ce premier effort que se fait Achille pour ne pas éclater d'abord devant le père d'Iphigénie est supérieurement conçu, et ne fait que rendre la terreur plus grande. (L.)

2. Ce n'était pas une médiocre difficulté de soutenir la dignité d'Agamemnon devant Achille, qui, d'après la Fable et notre imagination, est pour nous d'une grandeur presque surnaturelle. Racine en est venu à bout. Agamemnon ne dit pas un mot qui soit au-dessous de son rang et de la fierté des Atrides. *J'en instruirai l'armée* est le premier trait de ce mépris froid et calme qu'il devait opposer à la violence d'Achille. Il le confond avec le reste de l'armée. Quel dédain pour Achille! et ce dédain finira par aller jusqu'au dernier outrage, quand Achille l'aura menacé. (L.)

* VAR. Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux.

Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous :

On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel, qui vous arrête;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.

Je vous fermois le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait, à moi, cette Troie où je cours?¹
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;

1. Ce morceau est imité d'Homère, qui fait ainsi parler Achille, au premier livre de l'*Illiade* : « Je n'ai point porté la guerre en ces lieux pour me venger des Troyens; ils ne sont coupables envers moi d'aucune offense; jamais ils n'ont enlevé mes génisses, mes chevaux; jamais ils n'ont ravagé les riches moissons qui couvrent les champs fertiles de Phthie. Trop de mers nous séparent, trop de montagnes élèvent entre nous, comme autant de barrières, leurs cimes couvertes de forêts. C'est pour ton intérêt, ô le plus impudent de tous les hommes, que je t'ai suivi dans cette expédition; c'est pour l'honneur de ton frère Ménélas et pour le tien, monarque insolent, que je suis venu ici combattre les Troyens, qui ne te craignent guère, et que tu t'embarrasses fort peu de vaincre. » On remarque dans ce passage des traits précieux de la simplicité des mœurs antiques. La guerre consistait alors à enlever des troupeaux, à faire des dégâts sur les terres de l'ennemi. Achille ne dit point que les Troyens n'ont point fait d'incursion dans ses États parce qu'ils redoutaient sa valeur : un moderne n'y aurait pas manqué. Il dit tout naturellement que, si les Troyens ne sont pas venus l'attaquer, c'est qu'il y avait trop de montagnes à franchir, trop de mers à traverser. (G.)

Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.¹
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?²
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire;
Elle est de mes serments seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris;
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie.³

1. Quinault Dufresne, jouant Achille dans *Iphigénie*, s'arrêtait dans le cours précipité des reproches qu'il fait à Agamemnon :

Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammé,
et reprenait avec dédain :

Avant que vous eussiez assemblé votre armée.

On sent tout l'effet que devait produire cette heureuse suspension.

2. Achille dit de même, au neuvième livre de l'*Illiade* : « Et pourquoi les Grecs font-ils la guerre aux Troyens? Pourquoi le fils d'Atrée a-t-il conduit une armée en ces lieux? N'est-ce pas pour rendre Hélène à son époux? Eh bien! les Atrides sont-ils les seuls des mortels qui chérissent leurs femmes? » Virgile, au neuvième livre de l'*Énéide*, fait aussi dire à Turnus, au sujet de Lavinie, qu'Énée lui enlève :

Nec solos tangit Atridas

Iste dolor.

« Les Atrides ne sont pas seuls sensibles à cet outrage. »

3. Nouvelle imitation d'Homère; Agamemnon dit dans l'*Illiade* : « Fuis donc, si c'est ton envie. Je ne te presse point de rester ici pour moi : assez

Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
 Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis;
 Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
 Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
 Trouveront d'Ilion la fatale journée.¹
 J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
 Combien j'achèterois vos superbes secours.
 De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
 Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
 Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
 Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
 Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
 Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
 Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
 D'Iphigénie encor je respecte le père.²
 Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois

d'autres guerriers me resteront fidèles, et rendront les respects dus à ma dignité; Jupiter, surtout, Jupiter soutiendra l'honneur du chef suprême qui le représente. De tous les rois qui combattent sous mes auspices, tu es le plus odieux à mes yeux : je te vois toujours ami de la discorde, toujours avide de querelles et de combats. Si tu l'emportes sur les autres en force et en valeur, au lieu d'abuser de ces avantages, rends grâces aux dieux à qui tu les dois. Va, pars avec tes vaisseaux et tes soldats, va régner sur tes Myrmidons, je n'ai pas besoin de tes services, et je brave ton courroux, etc. »

1. Expression homérique : ἀσμιμον ou μόρσιμον ou δλέθριον ἤμαρ.

2. Dans les *Phéniciennes* d'Euripide, acte II, Etéocle répond à Polynice : « Rendez grâce à la foi publique; sans elle j'aurais déjà puni de mort votre arrogante fierté. » Cette pensée paraît empruntée à Homère, qui, *Iliade*, livre I, représente Achille portant la main sur son épée, et partagé entre le sentiment d'une injure et la crainte de manquer de respect au chef de tous les Grecs. « Si la Grèce, dit-il, ne t'avait pas confié le commandement de ses armées, tu m'eusses outragé pour la dernière fois. »

M'auroit osé braver pour la dernière fois.
 Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre.
 J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre;
 Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
 Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.¹

SCÈNE VII.

AGAMEMNON.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
 Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
 Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
 Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
 Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
 Ma gloire intéressée emporte la balance.
 Achille menaçant détermine mon cœur :
 Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
 Holà! Gardes, à moi!

SCÈNE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.²

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire?

1. Le même sentiment se trouve dans un passage de Sophocle où Teucer s'adresse à Agamemnon, qui voulait refuser les honneurs de la sépulture à Ajax. Racine a traduit ce passage en marge d'un exemplaire de cet auteur qui lui a appartenu, et que l'on conserve à la Bibliothèque nationale. Le voici : « Si vous faites jeter Ajax, faites votre compte qu'il faudra que vous nous jetiez tous trois avec lui : car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme ou votre frère; mais prenez garde qu'en voulant nous outrager, vous ne vous repentiez de votre entreprise. »

2. Il est utile de remarquer combien Racine est fidèle aux convenances,

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
 Cruel! à quel combat faut-il te préparer!
 Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
 Une mère m'attend; une mère intrépide,
 Qui défendra son sang contre un père homicide :
 Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
 Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
 Achille nous menace, Achille nous méprise ;
 Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
 Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
 Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?
 Que dis-je? Que prétend mon sacrilège zèle?
 Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
 Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
 Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés?
 Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
 Ah! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même?
 Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
 Et ne rougissons plus d'une juste pitié :
 Qu'elle vive. Mais quoi! peu jaloux de ma gloire,
 Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
 Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
 Croira que je lui cède et qu'il m'a fait trembler...
 De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse!
 Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
 Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui :¹
 Il l'aime; elle vivra pour un autre que lui.

jusque dans les choses les moins importantes. Ici ce n'est plus Arcas, mais un nouveau personnage, qui se présente à Agamemnon. Arcas ne paraît plus devant le roi des rois du moment où il a trahi le secret qui lui avait été confié. (A. M.)

1. Le mot *ennui* avait alors une valeur qu'il n'a plus.

Eurybate, appelez la princesse, la reine :
 Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands dieux! si votre haine
 Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
 Que peuvent devant vous tous les foibles humains!
 Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
 Je le sais; mais, grands dieux! une telle victime
 Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
 Vous me la demandiez une seconde fois.¹

SCÈNE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, madame, allez; prenez soin de sa vie :
 Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
 Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas;
 Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas :

1. Les scènes VII, VIII et IX ne forment qu'une scène, et même un monologue; car qu'Eurybate entre quand Agamemnon l'appelle, ou sorte quand il le renvoie, c'est toujours à soi-même que parle Agamemnon. Ce monologue est la peinture du plus violent combat entre l'amour paternel et la fierté. (L. R.)

Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
 Tout dépend du secret et de la diligence :
 Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
 Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
 Cachez bien votre fille ; et que tout le camp croie
 Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
 Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contents,
 A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !
 Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! seigneur !

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon père !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère,
 Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
 Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.
 Je vais faire suspendre une pompe funeste,
 Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCÈNE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi : ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas ?

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.

Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile :

Plus de raisons ; il faut ou la perdre ou périr.

Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.¹

1. Ce dernier vers fait trembler pour Iphigénie, et termine de la manière la plus intéressante ce quatrième acte, le meilleur de la pièce, le plus riche en grandes situations, en magnifiques scènes, et en beautés de détail. Les comédiens ont eu quelquefois la témérité de supprimer cette dernière scène, absolument nécessaire pour lier le quatrième acte au cinquième, mais dont malheureusement ils ne sentaient point assez la nécessité. (G.)